

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 26 (1888)  
**Heft:** 5

**Artikel:** Mère et fille : [suite]  
**Autor:** Nelly-Lieutier  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-190264>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

pàovont tsantà clia tsanson dè mon dzouveno teimps :

Ne sein dâi lurons dâo melion dâo diablo,  
Ne sein dâi lurons que ne craigneint nion !

et ma fâi gâ dè devant se y'avâi onna niéze einmodâie, kâ noutron landstourme comptè dâi gaillâ fermo quie et quasu ti dè la sorta dè cé mousquâtéro dè Bourneins que dévessâi parti ein 47 po la campagne dâo Sonderbon. L'étâi eindéci dè mettrè dein se n'abressâ dâi patalons nâovo ão bin dâi vilhio.

— Preinds-lè ti dou, lài fâ sa fenna, te sarè bin conteint dè poâi tè retsandzi quand te sarâ mou.

— Rein dè cein, repond lo brâvo sordâ, et quand revindri avoué mè patalons crebliâ dè ballès, que voudriâ-tou que metto !

Po on luron, c'étâi on luron césiquie !

## MÈRE ET FILLE

### IV

Au premier moment, le médecin n'avait rien dit. Il avait vu le mal et il s'était hâté de le soulager. Mais, lorsqu'il eut obtenu ce résultat, il se tourna avec étonnement vers Mme Fonguerives :

— Comment pareil accident a-t-il pu arriver ici à cette jeune fille ? demanda-t-il avec une sorte d'autorité.

— Mais je ne sais que ce qu'elle vient de me raconter ; un fer à friser, trop chaud, a échappé aux mains inexpérimentées de la pauvre enfant et a produit l'affreuse brûlure que vous venez de voir.

— Un fer à friser ? reprit le médecin en se tournant vers la jeune fille ; pourriez-vous m'expliquer, mademoiselle ?...

— Oh ! je vous en prie, monsieur, ne me questionnez pas en ce moment ! s'écria la jeune fille en joignant les mains ; je souffre trop encore, je suis trop impressionnée pour pouvoir vous donner toutes les explications nécessaires. Demain, un autre jour, quand vous reviendrez, car vous reviendrez, n'est-ce pas ? Je vous dirai alors tout ce que vous voudrez, tout ce qui est arrivé ; mais je ne peux pas en ce moment.

Le regard de Colette, en parlant ainsi, était si suppliant et si explicite, que le médecin n'osa insister ; et, après avoir donné les prescriptions pour la nuit et annoncé qu'il reviendrait le lendemain, il prit congé de la mère et de la fille avec cet air rêveur d'un homme qui est sur la trace d'un mystère qu'il n'ose chercher à approfondir.

Et, lorsqu'il fut parti, Mme Fonguerives, qui ne voulait pas abandonner sa fille, s'établit dans le grand fauteuil que celle-ci venait de quitter, après avoir elle-même installé Colette dans son lit blanc de fillette.

... Il se passa ainsi trois ou quatre jours, pendant lesquels on ne toucha point à l'appareil qu'on avait posé sur la brûlure.

Pendant ce temps-là, André était venu presque tous les jours ; mais on ne l'avait point reçu, et il savait seulement qu'un accident, dont on n'était point inquiet, était arrivé à la jeune fille et qu'elle restait enfermée dans sa chambre, où sa mère restait avec elle pour lui tenir compagnie.

Et plusieurs fois aussi le médecin, qui venait chaque jour s'informer de la marche que suivait le mal, avait de nouveau essayé de questionner Colette ; mais il avait toujours été retenu par l'air effaré et suppliant de la jeune fille, qui lui montrait sa mère du regard, en lui faisant comprendre qu'elle ne voulait pas parler devant elle.

Enfin, un jour, il fut décidé qu'on lèverait le lendemain l'appareil, pour s'assurer de l'état où se trouvait la brûlure.

— Mère, je t'en prie, je ne veux pas que tu sois là..., dit Colette au moment où elle vit entrer l'opérateur. Tu sais, je serai bien laide, peut-être, et à moi cela ne me fait rien d'être laide ; mais à toi cela te ferait trop de peine et je veux que tu y sois préparée.

— Laide ! s'écria avec effroi Mme Fonguerives. Laide ? toi ! Est-ce que c'est possible ? Est-ce que cela peut être ? ajouta-t-elle en se tournant, toute tremblante, vers le médecin.

Celui-ci semblait si absorbé dans les préparatifs de son opération qu'il ne parut pas entendre la question de la mère, et son regard seul interrogeait celui de la jeune fille.

Mais celle-ci le repoussa doucement de la main.

— Dites à ma mère qu'il faut qu'elle s'éloigne, insista-t-elle.

— Je suis aussi de cet avis, madame, dit l'opérateur docile, en se tournant vers Mme Fonguerives ; non pour vous, peut-être, mais pour la tranquillité de notre malade, qui a encore besoin d'un calme absolu.

La mère comprit qu'elle devait obéir ; elle se leva, sérieuse et presque triste, et elle disparut derrière le rideau du lit.

Aussitôt qu'il la crut partie, le médecin commença à enlever l'appareil posé sur le visage de Colette.

La jeune fille paraissait en proie à une anxiété cruelle. Le médecin, agité lui-même par une crainte qu'il n'osait exprimer, cherchait cependant à rassurer la malade.

— Ne vous désolez pas, mon enfant, lui disait-il, j'espère que vous ne serez pas défigurée, et, dites-le moi vite pendant que nous sommes seuls : pourquoi avoir cherché à cacher que c'est avec cette horrible chose que l'on nomme de l'acide sulfurique que vous vous êtes brûlé l'un des côtés du visage ?

— Moi ! s'écria la jeune fille effrayée. Non, non, ce n'est pas vrai, docteur, vous vous trompez !...

— C'est vous qui cherchez à me tromper, mon enfant. Seulement il m'est impossible d'en apprécier le motif, quoique je juge important, peut-être, que vous me donniez vous-même la certitude que je crois avoir déjà.

— Et si cela était ? dit Colette, en arrêtant, d'un geste, la main qui allait soulever l'appareil.

— Je dirais, pauvre enfant, que vous avez voulu perdre votre beauté et que vous n'y aurez que trop réussi.

NELLY-LIEUTIER.

(A suivre.)

La mise en pages du *Conteur* ayant lieu le vendredi, nous avons eu le grand regret de ne pouvoir rendre compte de la dernière et charmante soirée donnée par la *Société de Zofingue*, dont tous nos journaux ont parlé, le lendemain, avec les plus grands éloges. Quelle gaité, quelle animation au Casino-Théâtre, quand cette aimable jeunesse nous y convie ! Depuis le contrôle, où deux Zofingiens reçoivent gracieusement les billets, jusqu'à la scène, règne un souffle particulier de fête de famille, un je ne sais quoi que nous n'y retrouvons dans aucune autre occasion. Dans le vestibule, dans les couloirs, dans la salle circulent les casquettes blanches, qui s'entrecroisent avec les amis, les papas, les mamans, les professeurs... Le rideau se lève : Comme chacun gagne sa place ! La salle est bondée ; on s'est arraché les billets ; le Paradis, même, jouit de la même considération que les pre-